

Pages de l'étranger

L'ÉCOLE DU SUCCÈS

Jamais conseils plus ironiques n'ont été donnés avec plus grande apparence de franchise. Max Nordau est un ironiste à froid qui vous met mal à l'aise par sa science des hommes et des mœurs. Il manie le sarcasme d'une façon qui consterne et qui oblige à se demander s'il n'est pas sérieux.

Il y a dans notre vie intellectuelle une regrettable lacune qui, véritablement, ne devrait pas exister plus longtemps. Je rêve une école qui préparerait expressément rien qu'au succès, et ne feindrait pas de servir je ne sais quels idéals abstraits.

Si l'école du succès existait, le directeur de celle-ci devrait aiguïser en toute franchise par ce petit discours la conscience de chaque père qui voudrait lui confier un enfant : " Cher monsieur, sachez clairement avant tout ce que vous voulez. Si votre fils est destiné à passer sa vie dans un monde idéal où le mérite seul reçoit des couronnes, où la vertu modeste est recherchée et récompensée dans son coin, où la sottise, la vanité, la méchanceté sont inconnues, et où le bien et le beau dominant avec toute puissance ; ou si vous croyez que votre fils placera toujours l'estime de soi-même au-dessus des applaudissements de la foule, écoutera seulement sa conscience et nullement l'avis de la populace, se contentera de faire son devoir et d'être loué par son juge intérieur—alors il n'a rien à chercher chez moi. Alors vous ferez mieux de l'envoyer dans n'importe quelle autre école et de le faire élever d'après la routine. Alors, qu'il lise les poètes anciens et modernes, qu'il s'amuse avec les sciences et qu'il jure par la parole du maître. Mais si vous voulez que votre fils devienne un homme qu'on salue dans la rue, qui voyage en wagon-salon et descende dans les hôtels de premier ordre ; si vous voulez qu'il ait de l'argent et de l'influence et puisse mépriser les obscurs meurt-de-faim, alors laissez-le-moi. Qu'il ait un jour sa place dans Plutarque, je ne le garantis pas ; ce que je garantis, c'est que vous le trouverez un jour en bonne place dans le monde."

Et voici sur quelles maximes serait fondée l'École du succès : Le succès dans le monde n'a pas de plus grand et de plus dangereux obstacle que la modestie. Ayez le plus grand mérite, soyez admirablement doué, accomplissez ce qu'il y a de plus difficile et de plus utile : si vous êtes modeste, vous ne verrez jamais la récompense de votre travail. Peut-être vous élèvera-t-on un jour un monument sur votre tombeau, ce qui d'ailleurs n'est pas sûr ; mais de notre vivant vous n'aurez ni argent ni honneurs. Être modeste, c'est rester près de la porte et abandonner aux autres les premières places ; c'est s'avancer en hésitant vers la table, quand les autres sont rassasiés ; c'est attendre qu'on vous offre le morceau, au lieu de le demander, de l'exiger, de vous colleter pour lui. Celui qui prend cette attitude stupide peut être sûr qu'on le laissera à la porte, qu'il trouvera la table desservie, que personne ne lui offrira le morceau. " Evitez soigneusement le manque de goût de parler de vous-même." Quelle absurdité ! C'est le contraire qui est juste. Parlez toujours, parlez exclusivement, parlez systématiquement de vous. Ne vous inquiétez nullement si cela n'amuse pas les autres. D'abord, cela vous intéresse, vous. Puis vous empêchez que pendant le temps où vous avez la parole, on parle d'un autre, peut-être d'un rival. Enfin, il reste toujours, même dans la mémoire la plus récalcitrante, quelque chose de ce que vous dites. Naturellement, vous aurez la sagesse élémentaire de ne dire de vous que du bien. Ne vous imposez sous ce rapport aucune gêne, aucune contrainte. Vantez-vous, louez-vous, célébrez-vous, soyez éloquent, enthousiaste, inépuisable. Appliquez-vous les plus magnifiques épithètes, élevez au septième ciel ce que vous faites, avez fait ou comptez faire, éclairez-le amoureuxment de tous les côtés, imaginez-lui des vertus spéciales, déclarez-le l'exploit le plus important du siècle, assurez que tout le monde l'admire, répétez au besoin à son sujet des jugements flatteurs que vous auriez

entendus ou que vous pourriez inventer sans fausse pudeur. Vous verrez combien ce système vous mènera loin. Les sages riront de vous, seront indignés. Que vous importe ? Les sages constituent une infime minorité, et ce ne sont pas eux qui distribuent les récompenses de la vie. Vos rivaux vous blâmeront également. Tant mieux ! Vous les préviendrez, déclarerez qu'ils parlent ainsi par envie, et citerez celle-ci comme une nouvelle preuve de votre grandeur. Mais l'immense majorité, précisément la foule qui fait le succès vous croira, répétera votre jugement sur vous-même et vous accordera la place que vous aurez usurpée...

...Pas de modestie, mon garçon, si vous voulez faire figure dans le monde. Humiliez-vous vous-même, et les autres vous humilieront. Laissez prendre le pas à un autre, et la galerie sera convaincue que le pas lui appartient. Parlez de votre dignité, dites que vos travaux sont insignifiants, vos mérites surfaits, et les auditeurs n'auront rien de plus pressé que de répandre votre jugement sur vous-même, sans en citer l'auteur. Bien entendu, je ne dis pas que la modestie est répréhensible dans toutes les circonstances. Il vient un moment où l'on peut l'arborer sans danger, et même avec avantage. C'est lorsqu'on a atteint complètement le but. Êtes-vous enfin dans une situation reconnue et incontestablement de premier ordre, votre rang est-il si étroitement défini que personne ne puisse être en doute sur la place qui vous revient, alors vous pouvez jouer le modeste. Restez alors à la porte, on vous traitera néanmoins en triomphe sur la scène ; déclinez en toute assurance les compliments, on vous les renouvellera avec élan et empressement ; parlez sans crainte de votre humble personne, vos décorations sur la poitrine et votre habit brodé vous donneront un démenti suffisant. Vous ne vous porterez pas préjudice, et aurez de plus l'avantage que l'on sera touché et ravi de votre vertu.

Un autre dogme fondamental est celui-ci : Gardez-vous d'être bienveillant. Avec cela vous n'arriverez à rien. Vos rivaux vous mépriseront, vos ennemis vous railleront, vos protecteurs vous trouveront ennuyeux. Personne n'aura d'égards pour vous, car on dira : " Ah ! un tel, il est si bon ! Quand on lui marche sur les pieds, il vous demande pardon avec un sourire obligeant ! " Des conseillers à courte vue et niais vous souffleront peut-être qu'il est d'une habile politique de dire du bien de tout le monde, pour désarmer par là les adversaires possibles. Ne vous imaginez pas cela. C'est le contraire qui est vrai. Comme on n'a pas à craindre que vous répondiez aux coups on tirera d'autant plus joyeusement sur vous. Il vous faut être méchant comme une sorcière et avoir une langue venimeuse comme un serpent. Votre parole doit être de l'acide sulfurique et laisser un vilain trou là où elle tombe. Un nom qui est passé par votre bouche doit avoir l'air d'être resté toute une semaine enfermé dans un ballon de vitriol. Faites-vous craindre, et ne vous préoccupez pas de vous faire en même temps haïr. Les lâches qui, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, forment la grande majorité, vous traiteront comme les populations sauvages traitent un fétiche malfaisant : ils vous flatteront et vous offriront des sacrifices, pour vous maintenir en bonne humeur ; les autres, il est vrai, vous paieront peut-être en monnaie identiques ; mais voyez votre avantage, si aux remarques hostiles d'un de ceux que vous aurez calomniés, vous pouvez répondre en haussant les épaules : " Le pauvre homme cherche à se venger. Vous savez ce que j'ai toujours pensé et dit de lui ! " Chaque jugement défavorable sur votre compte a perdu sa valeur aux yeux de la foule, si vous avez eu l'habileté de dire toujours et partout à l'avance du mal de celui qui vous critique, car alors vous pouvez présenter ce jugement comme une tentative de représailles.

Un préjugé très répandu, qui émane évidemment d'idéalistes peu pratiques, veut qu'on se préoccupe particulièrement de la bonne opinion et de l'estime de ses pairs. Gardez-vous bien de croire à la justesse de cette thèse. Vos émules sont vos rivaux. Leur grande majorité veut comme vous le succès et rien que le succès, et leur place est diminuée de toute la largeur de la vôtre. N'attendez d'eux ni justice ni bienveillance.

Ils exagèrent et colportent vos défauts, taisant sagement vos qualités. Vous avez à vous occuper seulement de deux espèces d'hommes : la grande masse au-dessous de vous, et les quelques personnes influentes qui détiennent entre leurs mains les honneurs, les places, en un mot votre avancement. Vous devez vous adapter aux lois d'une double optique et apprendre à vous tenir de façon à paraître très grand, vu d'en bas, et très petit vu d'en haut. Cela n'est pas très facile, mais avec de la pratique et quelque aptitude naturelle, on acquiert cette habileté. La foule doit croire que vous êtes un génie d'une envergure extraordinaire, tandis que les chefs ou grands-prêtres de votre état doivent vous tenir au contraire pour une médiocrité laborieuse et de bonne volonté, qui jure par les paroles des maîtres, répand avec zèle leur gloire et mourrait plutôt que de tenter d'obscurcir celle-ci par une critique ou par ses propres travaux. Si vous vous arrangez de façon à être vu par les gens au-dessus et au-dessous de vous toujours sous l'angle visuel approprié, alors préoccupez-vous de nos pairs moins que d'un fêtu. Vous faites votre chemin, et c'est là pour vous l'essentiel. Avez-vous enfin laissé en arrière vos compétiteurs, êtes-vous enfin en situation de les servir ou de leur nuire, alors vous me direz des nouvelles de la rapidité et de l'ensemble avec lesquels les méchants propos se changeront en éloges enthousiastes, la réserve froide en brûlante amitié, le dédain en respectueuse admiration.

A côté des principes philosophiques d'après lesquels vous devez diriger votre conduite dans le monde, il ne faut pas, cela va de soi, négliger les extériorités.

Plus vous êtes pauvre, plus vous avez besoin de vous montrer magnifique. Habillez-vous richement, habitez un appartement somptueux, vivez comme si vous aviez un majorat à Golconde. Mais cela coûte de l'argent ? Evidemment, et même beaucoup. Mais puisque l'on en a pas ? Alors on fait des dettes. Des dettes ? Mais certainement, mon garçon, des dettes. Il y a peu d'échelles qui permettent de gravir aussi rapidement et aussi sûrement les hauteurs, que les dettes. Il est révoltant de penser que les dettes ont été calomniées et déconsidérées par les pédants. On s'est montré de la plus grande injustice à leur égard. On pardonnera au génial Henri Heine beaucoup d'impertinence et d'irrespect, mais jamais ce vers : " Homme, paie tes dettes ! " Quelle frivolité ! quelle immoralité ! Si vous suivez ce conseil, vous êtes perdu. Songez donc à une seule chose : qui se souciera de vous si vous payez votre route avec une honnêteté mesquine et étroite ? Personne ne détournera la tête vers vous. Allez dans une redingote râpée, habitez une mansarde, mangez du pain sec, et ne faites pas de dettes : vous verrez le résultat. Les chiens aboieront après vous, les sergents de ville vous examineront d'un œil méfiant, les gens convenables fermeront à votre approche leur porte à double tour. L'épicier même dont vous êtes le client cessera de prendre à vous le plus mince intérêt, dès l'instant où vous lui aurez réglé le prix de sa marchandise. Évanouissez-vous par hasard devant sa boutique, et il n'aura qu'une pensée : celle de débarrasser son entrée de cet encombrement. Prenez au contraire tout à crédit, carotez où vous pouvez, et votre situation change comme par un coup de baguette. D'abord vous aurez à votre disposition toutes les jouissances que le pauvre diable doit se refuser. Ensuite, votre aspect préviendra les gens partout en votre faveur. Enfin, vous aurez toute une garde du corps ou suite de collaborateurs ardents, voire fanatiques, de votre succès. Car chaque créancier est un ami, un protecteur, un zélé. Il ne permet pas qu'on médise de vous. Il se jette au feu pour vous. Jamais un père ne se donnera pour vous autant de peine qu'un créancier. Plus vous lui devez, plus il a d'intérêt à vous voir prospérer. Il veille à ce qu'on ne touche pas à un seul de vos cheveux, car votre vie est son argent. Il tremble quand un danger vous menace, car votre mort serait le tombeau de sa créance. Ayez beaucoup de créanciers, mon garçon, et votre sort est assuré par avance. Ils vous mettront en possession d'une femme riche, d'une grande position, d'une bonne réputation. Le plus incomparable placement